

Entretien avec **GABRIEL ARCAND**

GABRIEL ARCAND A RÉPONDU PAR ÉCRIT AUX QUESTIONS SOUMISES PAR MARCO DE BLOIS

24 IMAGES: *Durant les années 70 et 80, vous étiez lié à un cinéma québécois d'auteur. Vous avez notamment apporté votre contribution à quelques-uns des films les plus marquants de Denys Arcand et de Gilles Carle. Cette période, qui s'étend de La maudite galette au Déclin de l'empire américain, en passant par L'âge de la machine et Les Plouffe, correspond-elle à l'idée que vous vous faites du cinéma? En d'autres mots, qu'est-ce qui vous a attiré dans les films de cette période et que, peut-être, vous ne retrouverez plus aujourd'hui?*

GABRIEL ARCAND: Je ne me fais aucune idée particulière sur le cinéma. Mais il me permet heureusement de rencontrer parfois des originaux. Depuis *Le déclin...*, j'ai eu l'occasion de collaborer avec Francis Mankiewicz, Hubert-Yves Rose, Robert Favreau, Claude Gagnon, Isabelle Poissant, Yves Dion, Louis Bélanger et Pierre Houle. Le cinéma, c'est vraiment la création d'un seul, avec plusieurs. Et je participe avec tous les autres à la mise en images du rêve d'un auteur. En ce sens, c'est une démarche qui est à l'opposé même du théâtre, où la création est le résultat d'un processus de concertation et où l'acteur se retrouve toujours en première ligne, du lever du rideau à la fin de la pièce.

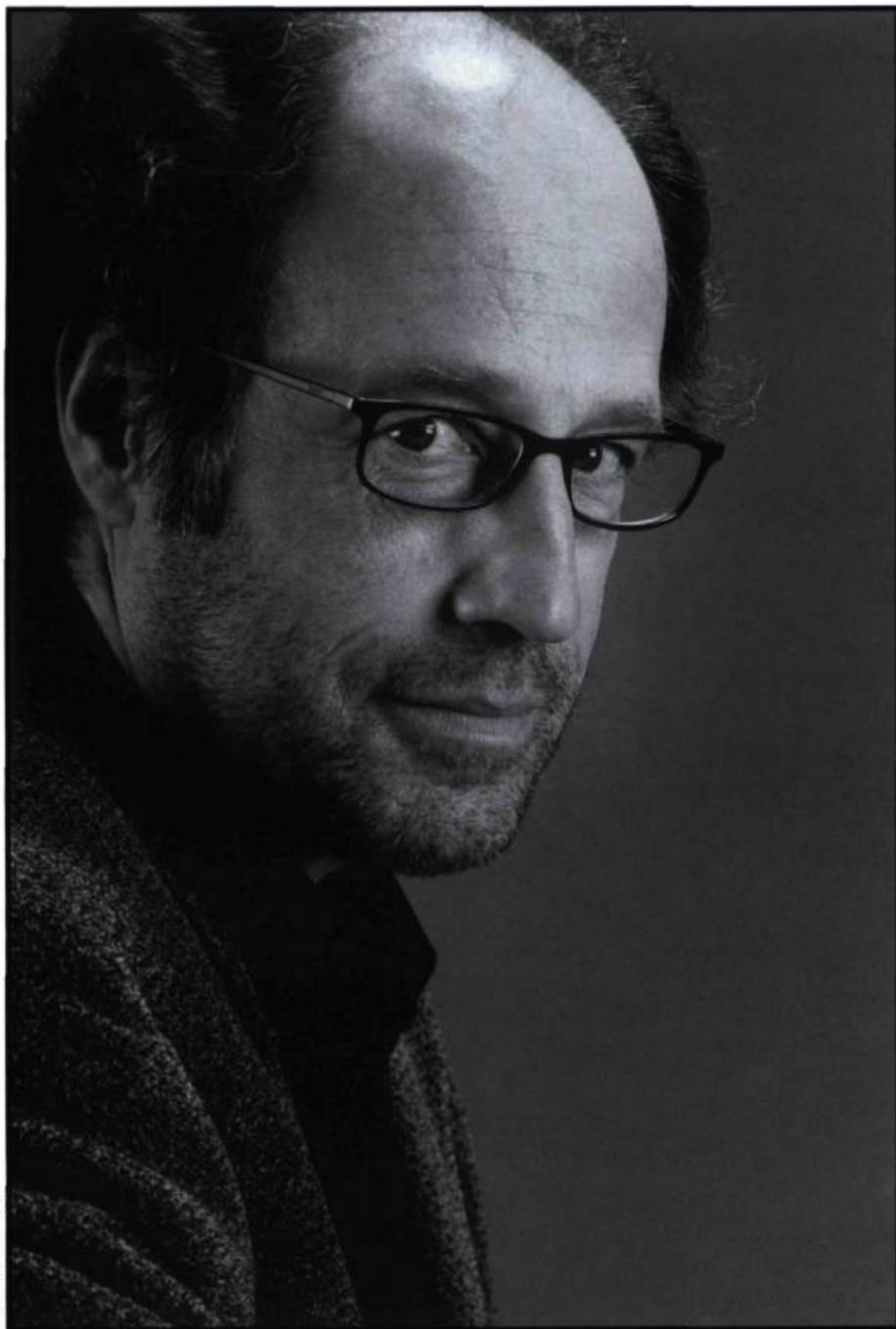
J'ai joué au cinéma parfois pour m'amuser, parfois pour de l'argent, mais surtout et toujours parce que le cinéma me permet de pratiquer mon métier d'acteur dans un registre différent du théâtre: l'expression condensée, la concentration et l'écoute de mes partenaires. Je décline, par intuition, les rôles qui ne m'apprendront rien ou que j'ai déjà joués. Lorsqu'on sollicite ma participation, j'espère seulement qu'il y aura une idée neuve dans le scénario. Pour toutes ces



Avec Louise Portal dans *Le déclin de l'empire américain* (1986) de Denys Arcand.

raisons, vous comprendrez aisément que mon gérant de banque soit en train de perdre la boule.

Le cinéma de fiction auquel j'ai d'abord collaboré était une pratique artisanale, exercée par des bandes isolées qui s'amusaient à rêver ensemble. Après 1980, le milieu s'est «modernisé». Les tournages ont bénéficié de répartitions de tâches très structurées, de moyens considérables et d'outils techniques hyper sophistiqués; et tout cela, dans un laps de temps très court. Le cinéma fait vivre beaucoup de gens aujourd'hui. Alors, personne n'a le droit de se plaindre. Mais cette amélioration des conditions ne change rien aux vrais problèmes de la création, à savoir: qu'est-ce qu'on raconte et de quelle manière s'y prend-on? Autrefois, c'est l'aventure qui excusait les ma-



Gabriel Arcand.

ladresses et qui pouvait justifier le plaisir même qu'on prenait à faire un film. Aujourd'hui, on a plus ou moins les mêmes outils que tout le monde et les tournages coûtent plus cher. Donc, chaque page du scénario compte. Personnellement, ça n'a rien changé à mon travail. J'y participe encore quand cela m'est possible et que le projet n'est pas trop indécent.

On vous voit régulièrement au théâtre, mais peu souvent au cinéma ou à la télévision. Au cinéma, ces dernières années, Post mortem a permis l'une de vos rares apparitions. Comment expliquer votre rela-

tive absence du petit comme du grand écran? S'explique-t-elle par le fait que le milieu du cinéma se désintéresse des comédiens de théâtre?

Je crois que le problème ne s'est jamais posé. Au début, les réalisateurs engageaient les acteurs qu'ils avaient vus dans d'autres films ou à la télévision. La sélection était plus limitée et on faisait rapidement le tour du jardin des interprètes, surtout parmi les plus âgés. Et trente ans plus tard, il y a les agences de casting qui s'occupent de trouver les candidats susceptibles d'intéresser les cinéastes. Il y a beaucoup de jeunes comédiens qui sortent chaque année des écoles de théâtre. Avec la présence des agents d'artistes qui s'interposent un peu partout, beaucoup de réalisateurs estiment sans doute qu'ils n'ont toujours pas besoin d'aller au théâtre pour y trouver l'inspiration. Le théâtre leur sert à trouver des acteurs, pas des idées. Ironiquement, le théâtre qui s'écrit et se pratique depuis deux mille cinq cents ans s'occupe précisément de raconter des histoires avec des personnages inventés.

Mais votre question rappelle également les aptitudes requises pour jouer au cinéma. La caméra agit comme une loupe. Donc, on vous engage pour l'émotion que dégage votre physionomie et pour votre capacité à intérioriser vos émotions. C'est peut-être pour cette même raison que peu d'acteurs de cinéma ont du succès au théâtre; ils sont souvent incapables de s'exprimer autrement que de l'intérieur.

Le théâtre attend de l'acteur une compréhension de la pièce. Même un petit rôle participe à la totalité de l'ensemble. C'est un rythme de travail plus lent, mais qui requiert de la constance sur une longue période dans le partage de cette aventure. Au cinéma, l'acteur se présente où et quand on le lui demande, il joue ses scènes avec des partenaires qu'il ne reverra peut-être jamais, il tourne parfois ses scènes sans ordre chronologique. Tout y est condensé. C'est un travail d'artisan, comparable à la fabrication d'une paire de souliers, jour après jour. C'est un processus de création qui m'améliore comme acteur et qui m'éclaircit comme être humain.

Au théâtre, l'acteur est le moteur de l'événement fictif. Au cinéma, si le metteur en scène est doué et sait comment tourner, il y a